

Consignes pour la rentrée

Khâgne

Lycée Joffre- Rentrée 2008/2009

Programme commun des ENS.

M. Wetzel

(quelques éléments de lecture et interrogation estivales...)

Le thème lié à la connaissance est cette année la science.

La science est la théorie rationnelle de la réalité ; en tout cas chaque science est une étude méthodique du fonctionnement réglé d'un domaine de réalité.

- Il y a sur la science quelques rares certitudes qu'elle est née pour l'essentiel dans la Grèce Antique (avec les exigences logiques de définition et démonstration), qu'elle repose sur une double démarche liée d'explication et de prévision des phénomènes, (les deux liées à des lois causales), que sa clarté et son degré de certitude - fondées sur l'instance de la preuve - en font le modèle de la connaissance objective (qui la distingue, officiellement, des trois autres modes de connaissance = l'opinion, le mythe, la métaphysique ...
- Mais la "théorie rationnelle de la réalité" pose tout de suite au moins trois problèmes :

- « **théorie** », c'est-à-dire toujours conception générale, formellement bien construite, coordonnant les lois d'un domaine par un corps d'hypothèses fécondes ... mais si la théorie peut anticiper sur l'*expérience* et guider nos questions sur les faits, l'*expérience* (qui relève toujours de la pratique, d'une activité particulière et intéressée) n'est-elle pas toujours aussi source de la théorie, en tout cas apte à valider ou démentir cette dernière ?

- « **rationnelle** », c'est-à-dire systématique et impartiale ... mais la rationalité elle-même n'évolue-t-elle pas ? ... mais l'incompatibilité rationnelle de la science avec l'*affectivité* ou l'*imaginaire* est-elle si évidente (il y a des valeurs poursuivies par la science = la beauté mathématique, l'honnêteté intellectuelle, la confiance en ses pairs, la lucidité militante et l'aventure auto-critique ; d'autre part, l'« eurêkâ » scientifique témoigne du rôle central de l'intuition et de l'imagination créatrices en science).

- « **réalité** », c'est-à-dire présence effective des êtres ... mais est-il si sûr que les sciences physico-chimiques atteignent le réel même (et non pas seulement de régulières apparences objectives) ? quelle « réalité » (formelle, idéale) la science mathématique peut-elle bien saisir ? les sciences humaines (psychologie, sociologie, histoire ..) saisissent-elles une « réalité » humaine ? (le regard de l'homme sur l'homme peut-il devenir scientifique sans inhumanité ? la science peut-elle dire le fonctionnement objectif d'une société si elle est toujours elle-même une activité sociale ?)

Trois conseils de lecture : (ouvrages poche)

- « La pensée scientifique moderne » de Jean Ullmo (Champs), ouvrage de 1969, mais toujours remarquable.

- « Les grands courants de la philosophie des sciences » de Popelard-Vernant (Seuil-Mémo, n°58), très bonne introduction (avec petite bibliographie précieuse) ou « La philosophie des sciences au XXe siècle » de Barberousse-Kistler-Ludwig (Champs Université n°3002), bien utile, ou « Philosophie de la science contemporaine » de Roland

Omnès (Folio-Essais n°256). Feuilletter les trois et choisir, selon affinités.

- « Le savant et le politique » de Max Weber (10/18 ou autres éd. de poche) - lecture d'autant plus utile que la seconde partie (politique) concerne le reste du programme.

Le thème lié à l'action est cette année : la politique, le droit.

Il s'agit donc de penser l'action historique des collectivités humaines sur elles-mêmes et les autres (= l'ordre politique), et le système des normes légales de la vie sociale, la régulation contraignante de la coexistence des conduites (= le droit). Deux ordres de la « praxis ».

- Les deux sont liés (s'opposant ensemble à la morale comme normativité *individuelle*, et à la technique comme action collective sur *le monde des choses*, d'autre part, l'Etat moderne suppose le droit - même si « l'État de droit » reste l'exception... et le droit suppose la puissance instituante et coercitive de l'Etat - même si le « droit » (comme réclamation, prétention à satisfaction, pouvoir d'exiger) a une « autorité » pré-politique.
- Mais les deux registres diffèrent - « politique » renvoie toujours à l'organisation d'un gouvernement (d'un pouvoir de direction) de l'homme - et son problème crucial est d'élaborer une forme de Pouvoir (donc de dépendance instituée, pour assurer ordre et unité) qui assure justement son *indépendance* à la communauté sur laquelle il s'exerce), « droit » est le domaine (« juridique ») dans lequel la loi agit (le droit, c'est l'action de la loi publique, c'est la réglementation commune de l'action permise), alors que l'action fait loi dans le politique (le politique, c'est la loi de l'action publique). Le problème le plus général est qu'il n'y a pas de justice sans pouvoir, mais qu'il n'y a pas de pouvoir sans injustice. (Les admirables « Propos sur les pouvoirs » (Folio-Essais) d'Alain le détaillent).

Quelques conseils de lecture :

Deux petits livres, clairs et complets, fournissant l'essentiel (= les textes, les concepts décisifs, les problèmes centraux, les bibliographies), peuvent suffire. (collection de poche GF-Corpus)

- « Le droit » (par Frédéric Rouvillois)

- « L'Etat » (par Atila Ozer)

N.B. = Il y a un thème transversal implicite, commun à « science » et « politique et droit », et c'est la notion de « loi » (*cf* « lois physiques »/ « lois sociales »). Donc « La loi » (GF Corpus, G. Radica) est très utile.

Bon Courage, bonnes ménageries ! m. wetzel

Khâgne Lyon Option Philo.

M. Wetzel

I. Le système.

Les sciences s'occupent souvent de systèmes, de totalités organisées ; mais il y a aussi un système des sciences (une organisation méthodique et évolutive d'elles - comme on voit chez A. Comte). Dans le premier cas c'est la connaissance qui porte sur un système « réel » ; dans le second, c'est une classification méthodique, un système, qui porte sur la connaissance ! Comment comprendre cette incroyable ambiguïté ?

- Un point ou un instant ne sont pas des systèmes, parce qu'ils sont simples, élémentaires, et que tout système est composé (constitué de parties), c'est un assemblage. Et c'est un **agencement** d'éléments qui sont **entre eux** !
- Un brouillard (ou un mouvement de foule) n'est pas un système parce que tout système est délimité. d'une certaine façon clos = il n'y a pas de système indéfini . L'indéfini n'est pas isolable, et tout système l'est. En revanche, le fait qu'un système soit « formellement fermé » (dit Valéry) ne l'empêche pas d'être « significativement non-borné ».
- Un sac de billes (ou une poignée de sable) n'est pas non plus un système, parce qu'il ne se passe rien entre ses constituants. Dans tout système, au contraire, ses éléments interagissent (ils s'influen-

cent les uns les autres, comme des ingrédients qui cuisent ensemble se transforment mutuellement) : ce qui fait que tout système évolue et fonctionne. Le système est un ordre transformable (même le système solaire l'est), et souvent auto-transformable (comme un système nerveux, un système politique). Un système n'a lieu que s'il s'y passe quelque chose... ou si un esprit y pense de manière ordonnée ce qui se passe ?...

Donc, **on peut avoir une certitude négative = aucun système n'est simple, n'est indéfini, n'est statique.**

Mais les caractéristiques positives sont plus difficiles : on peut distinguer le système de *la structure* (qui est l'arrangement interne de l'assemblage, son armature relationnelle) et de *l'évolution* (qui renvoie à la succession des états d'un ensemble, là où « système » insiste plutôt sur son unité fonctionnelle), mais le problème crucial, en tout système qui est un ensemble ordonné, est de savoir *d'où lui vient cet ordre* : de notre liberté de totaliser la nature, ou de son libre fonctionnement ?

Les choses mêmes forment-elles système (comme le système solaire semble bien exister indépendamment de l'astronome, et le nerveux du neurologue), **ou bien n'y a-t-il système que pour permettre à l'esprit humain de saisir l'enchaînement et les interactions des phénomènes ?** Et si les systèmes ne sont que des « constructions » cognitives, qui modélisent ce qu'ils nous font mieux percevoir ou concevoir, bref, s'il n'y a pas de systèmes dans la nature, mais seulement dans nos interprétations d'elle, est-ce alors une raison d'encourager, ou, au contraire, de proscrire l'esprit de système ? On peut alors formuler « spéculativement » la question centrale que pose le système ainsi : Est-ce parce que le discours théorique sur un domaine rassemble des *principes explicatifs* de celui-ci qu'il en fait un système. ou bien un système est-il *un ensemble concret, réel*, muni par nature ou par programmation d'un groupe de transformations qui régit son devenir ? **L'allure systématique** de l'existence lui vient-elle de son organisation propre, de sa manière de s'appliquer à elle-même, de faire fonctionner ses propres éléments, ou bien de l'unification, par notre effort de connaissance, de ses domaines d'ob-

jets ? Et la philosophie, qui systématise les divers systèmes est-elle le « système des systèmes » ?

Lectures :

- KANT = « Critique de la raison pure » (avant-dernier chapitre : « Architectonique de la raison pure » qui est le 3^{ème} chapitre de la Théorie de la Méthode) et « Critique de la Faculté de Juger » (Introduction).
- VALERY « Cahiers » (Pléiade, Tome 1, rubrique « Système », p. 775-865).
- ULLMO « La pensée scientifique moderne » (chap.9) (Champs-Flammarion).
- Article « Système » (J.L. Le Moigne) dans « Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences » (PUF).

(Tout ceci à consulter en bibliothèque ou au CDI!)

II. L'inconscient.

Il y a **trois choses étonnantes** dans le thème de l'inconscient :

- d'abord *le projet même d'y réfléchir*, d'y accéder par notre raison, puisque l'inconscient est justement la part de la pensée qui échappe à la pensée consciente et rationnelle !
- ensuite *la contradiction interne de la notion* = s'il y a des « représentations obscures » en nous, nous aurions en nous des pensées que nous ne pourrions pas penser (= dont nous ne pourrions pas nous formuler réellement le contenu) ! Mais en quoi une pensée est-elle mienne, si je ne peux pas accéder à son contenu ? Et en quoi suis-je responsable de ce qu'elle me mène à faire, si je ne peux pas du tout la mener, la conduire ?
- enfin l'étrange tension entre l'exigence moderne *d'émancipation politique* et culturelle de l'individu et la reconnaissance, par l'affirmation de l'inconscient, d'un irréductible *asservissement intérieur* de l'individu ! Tout ce que nous gagnons de droits dans nos rapports au monde et aux autres

se paye-t-il de droits perdus dans notre rapport à nous-mêmes ? En d'autres termes :

La conscience humaine agit (elle éclaire, transforme, crée ..), mais elle « pâtit » à proportion (car **plus** elle multiplie et enrichit ses rapports au monde, **moins** elle est incomparable, infaillible, souveraine = plus elle agit, plus l'intendance mentale et affective de ces opérations est lourde. Elle est comme victime de sa complexité).

La conscience humaine désire (veut, vise à se satisfaire), mais alors *le principe de plaisir* (qui lui échappe) *la mène* d'autant Ici aussi, on comprend que ce qui fait agir notre pensée puisse fonctionner à son insu !

LECTURES

LEIBNIZ : Monadologie (§ 11-29) (GF).

KANT : « Anthropologie » (§ 3-6), « Prolégomènes à toute métaphysique future » (§24)

NIETZSCHE « Par-delà bien et mal » (1ere partie)

et bien sûr FREUD (tout) qui a fait de l'inconscient le lieu systématique des contenus refoulés.

SARTRE, enfin , le chapitre « La mauvaise foi » dans « L'être et le néant » (commentaire chez Hatier)

Un bon commentaire d'ensemble (en poche-Biblio-Essais, n°4304) est « Le sujet éclaté » de H.Védrine

Un livre remarquable, mais difficile « L'inconscient des modernes » de J.M.Vaysse. (Essayer de retrouver en bibliothèque un n° spécial de Sciences et Avenir (juillet-août 2001) « L'hypothèse de l'inconscient », contient un très bon article de Vaysse.